LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS :
PARIS..... 8 fr.
PROVINCE..... 9 fr.
ETRANGER..... 12 fr.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.
Rédaction et Administration, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS

15 Août 1898. — N° 10

LE GRAND PRIX DE PARIS

1. LA COURSE DE CINQUANTE KILOMÈTRES. — 2. MEYERS. — 3. BROKA. — 4. LE DÉPART DE LA FINALE DU GRAND PRIX. — 5. L'ARRIVÉE DES OFFICIELS.
6. BOURRILLON, GAGNANT DU GRAND PRIX, SUR BICYCLETTE *PEUGEOT*, MUNIE DE PNEUMATIQUES *PARIS*. — 7. L'ARRIVÉE. — 8. LA TRIBUNE OFFICIELLE.
9. LES ENVOYÉS ABYSSINS SUR LA PELOUSE.

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

Les Coulisses d'un Vélodrome

Tout le monde n'envisage pas la libéralité des édiles parisiens de la mème manière. Tout le monde ne considère pas le *Grand Prix Cycliste*, auquel cette libéralité donne lieu depuis cinq ans, comme un encouragement à l'industrie, une prime au travail des jarrets, ou simplement une œuvre philanthropique.

♣

C'est ainsi que Tricot, devenu bookmaker, n'y voit que l'occasion d'établir une cote... mal taillée pour ses clients accidentels. La victoire de Morin lui est indifférente; le sprint de Grogna ne l'emballe pas extraordinairement; les embardées de Deschamps l'inquiètent peu, et le démarrage de Bourrillon ne fait pas pâlir davantage l'œillet blanc que le plus élégant de nos coureurs porte à la boutonnière.

Quand le pari va, tout va pour Tricot, et son chapeau melon prend des airs conquérants sur le coin de l'oreille. Quand le contraire se produit, le chapeau melon dissimule presque entièrement le front chargé d'orage de son propriétaire.

Questionnez-le quand son chapeau a la pose tragique :

— Les paris ont-ils marché aujourd'hui?

— Non, répond Tricot. Il y avait de la « renifle » dans l'air.

Si vous ne comprenez pas ce que signifie « la renifle », c'est que, comme moi, vous ignorez les richesses de la langue académique de Tricot.

♣

Pour un grand nombre de concurrents aux chances problématiques ou nulles, le Grand Prix n'est pas seulement l'occasion de s'exhiber, en maillots de jambes, des cocardes sur l'épaule, et des écharpes sur la hanche. Certes quelques-uns cèdent uniquement à la singulière vanité d'exposer des cuisses velues et des fesses en caoutchouc, mais beaucoup d'autres escomptent *une combinaison avantageuse*.

Cette combinaison consiste à louer leurs services à tel ou tel favori dans les séries éliminatoires.

— A combien ta roue de derrière ?

— 40 roues... de derrière.

— C'est entendu si tu es dans ma série.

Le pacte est conclu, mais pas toujours observé. Il suffit d'une surenchère discrètement faite.

Je me hâte d'ajouter que tous les coureurs d'ordre médiocre ne se vendent pas. Pour l'honneur de la corporation, il y a des exceptions. De notables « galettes » — pour employer une expression consacrée — luttent avec acharnement jusqu'au moment où le leader les oublie dans le dernier virage.

♣

Le Grand Prix cycliste est aussi attendu avec impatience par un certain nombre de qualifiés aux fonctions officielles.

Il y a des compétitions pour le poste de starter. Crier aux coureurs rangés sur la ligne rouge :

— Êtes-vous prêts !

Et tout aussitôt, presser la gachette du revolver » Pan ! ». En voilà une gloire !

Songez que, du long de ces balustrades, des milliers de spectateurs vous contemplent.

♣

Il n'est pas jusqu'au titre de commissaire au virage qui n'ait ses compétiteurs. Oh! le titre suffit : rares sont ceux qui acceptent la corvée. D'abord on est exposé au soleil; et là-bas, seul au bas du ciment en talus, le chapeau en casquette, on a l'air d'une sentinelle en faction sans le prestige de l'arme et de l'uniforme.

♣

Recherché aussi le titre d'officiel sans fonction définie, pour le droit simple de promener sur la pelouse son désœuvrement ou un front ostensiblement chargé de compétence, distribuer des saluts cérémonieux ou protecteurs du côté des loges; prendre des attitudes, risquer quelque geste théâtral, et sentir vingt mille regards fixés sur soi; se dire et croire que la foule s'occupe de vous, commente votre présence, et qu'à la sortie, on entendra chuchoter : « Ce gros, en gris, avec cette longue barbe blanche et ce binocle d'or, c'est un membre du jury ! » Quel rêve !

La seule fonction de juge à l'arrivée s'impose, ne se recherche plus... depuis l'année dernière.

♣

Les officiels, cela va sans dire, jouissent d'un droit illimité de circulation, et ils en usent. Tandis que ceux-ci vont, entre deux épreuves, faire parade de compétence au buffet du pesage, et vous crient qu'ils avaient toujours pronostiqué la supériorité de Meyers et de Broca, ceux-là vont au quartier des coureurs, installé de façon sommaire au milieu d'un massif de charmes, de platanes, de tilleuls et de marronniers.

Dans les baraques où un mois auparavant suintaient le nougat ou les pavés au miel de la foire aux pain d'épice, les grands et les petits cracks tournent, en bannière, ou se livrent, porte ouverte, aux mains peloteuses du masseur.

Les managers sont sur les dents, gonflent les pneumatiques, graissent les chaines, serrent les écrous, et se surveillent étroitement. Un coup d'épingle est si vite placé, une minute avant la course.

Une âcre odeur d'embrocation à base de térébenthine, d'huile lourde, de solutions caoutchoutées, de sueur humaine, annihile les senteurs de verdure et vous prend à la gorge, tandis que les habitants de cette sorte de camp volant, vont et viennent, d'une baraque à l'autre, avec leur pudeur comme seul vêtement. Le spectacle est vraiment étrange, et si tous les concurrents étaient nègres, on pourrait se croire perdu dans le centre africain au milieu d'une tribu de sauvages.

(Cliché Beau.)

LES JUGES A L'ARRIVÉE. — LA MUSIQUE ET LES PLACES POPULAIRES.

Les cris, les hurlements, les altercations, les actes même donneraient l'illusion complète, absolue.

Du reste, je ne vois pas bien comment les coureurs pourraient agir autrement, dans l'étroitesse, la promiscuité de leurs cabines, et l'installation de leur quartier.

♣

Voulez-vous écouter quelques conversations dans ce milieu bizarre.

— Voilà le plan. Tu t'échapperas du haut du premier virage, je serai sur mes gardes et collerai à ta roue. Si ça réussit, continue à pousser jusqu'à perte de souffle. On ne me reverra plus.

— Et si nous sommes rejoints ?

— Tu recommenceras au tour suivant.

— Mais si nous échouons encore ?

— Alors, tu partiras à la cloche de façon à immobiliser le démarrage de X..., et si tu tiens encore la tête en entrant dans la ligne droite, tu t'écarteras pour me permettre de passer à l'intérieur. X... voyagera et... voilà!

— Très bien.

— Tu as compris? C'est dix louis si je gagne ma série.

— Entendu.

LA CONSTRUCTION DES LOGES.

UN COIN DU QUARTIER DES COUREURS.

Un peu plus loin.

— Dis donc Z..., méfie-toi de Y..., il va te placer le « démarrage du coquin » à la sortie du virage d'en face.

Le « démarrage du coquin », voilà une formule que nous devons à la vélocipédie. Nous lui en devons bien d'autres : pointe finale ! sur place ! train de sénateur ! faire la balayeuse ! etc.

(Clichés Carle de Mazibourg.)

LA TRIBUNE DES COUREURS.

TRIBUNE IMPROVISÉE.

Mais continuons à passer de groupe en groupe et sténographions les conversations types que nous y surprendrons.

— C'est fait exprès, je vous dis. Les commissaires ont mis K... dans ma série pour faire le jeu à W... C'est dégoûtant. A chaque grande épreuve je suis avec eux. Pour un rien, je ne partirais pas.

Et encore :

— Si je suis avec Bourrillon, je suis étouffé.

— Non, on t'a mis avec Protin.

— Qui t'a dit ça ?

— C'est Alfred, le gérant de « l'Espérance ».

— Oh ! alors, chouette ! Tu vas voir comme je vais me « débiner » !

Mais j'allais omettre de vous parler des trucs du manager pour inspirer confiance et remonter son poulain.

Pendant toutes les séances d'entraînement, le manager prend les temps des 100 ou 200 mètres, accomplis seul ou derrière une équipe par son coureur. Et ces temps sont extraordinaires.

— Combien ? demande le poulain après son emballage.

— 11 s. 3/5. Tu es plus vite que Bourrillon.

— A combien étais-je de la quadruplette ?

— Tu es venu jusqu'au premier homme à 10 mètres du poteau. En passant la ligne, tu étais encore à la hauteur du deuxième équipier. C'est bien marcher.

Ces mensonges sont respectables. Sans eux l'homme se découragerait et se présenterait au poteau démoralisé, battu d'avance.

Mais ces mensonges ne trompent que le coureur. Les concurrents sont les meilleurs chronométreurs de leurs adversaires, et savent bien qu'il a fait les 200 mètres en 13 s. 1/5 ; qu'il n'a jamais dépassé le dernier équipier de la quadruplette. Et comme on les trompe eux-mêmes sur leur vitesse de jambes, la puissance de leur démarrage, ou leur foudroyant quart de mille, ils dorment presque tranquilles.

Tromper un poulain sur sa forme est facile, mais l'obliger à un régime sévère, écarter de lui les tentations auxquelles saint Antoine a pu résister : voilà le difficile pour le manager.

Quinze jours ou plutôt quinze nuits de surveillance, quelle tâche épuisante pour un homme. Et cette tâche est d'autant plus ardue que le coureur à surveiller est plus en vedette. Le manager est parfois obligé de se créer une chambre noire, où les correspondances fleurant bon sont soigneusement confisquées jusqu'après la victoire... ou la défaite.

Heureusement pour les favorites des rois de la piste, la période d'abstinence n'excède pas deux semaines.

Et le soir du Grand Prix, vainqueurs ou vaincus prennent un billet pour Cythère.

AU PESAGE.

Il n'est pas de vaincu qui se trouve sans excuse. Celui-ci n'avait pas sa machine habituelle ; celui-là s'est laissé surprendre ; cet autre a senti sa machine céder sous son effort au moment où il avait la course en main.

Le grand confident des éliminés est Balajat. Balajat le président du syndicat des coureurs, le marseillais roublard, insinuant, bon garçon et chicaneur à la fois. C'est lui qui verse du baume sur les plaies d'amour-propre ; qui proteste auprès des organisateurs, les harcèle habilement, obtient telle amélioration, telle concession. Balajat se prodigue :

— Voyons, mes amis, avez-vous *confiaince* dans le juge à l'arrivée. Si vous n'avez pas *confiaince*, il faut le dire. Je réclamerai son changemeint. Vous savez, le Syndicat est une force. Il nous faut ce qui nous est dû.

— Eh bien ! mon *pôvre* garçon, tu ne vas pas te manger les sangs pour une défaite. Elle est très honorable ta défaite. Tu prendras ta *reveinche* l'année prochaine. »

Agrippant un journaliste.

— Dites donc, j'ai un tuyau à vous donner. Vous avez vu la course de Z... ? Il faudrait dire dans votre journal qu'il a eu des coliques la nuit dernière. Et puis c'est vrai. Vous avez bien vu, il était vert en venant en piste. C'est un gentil garçon, ça lui fera plaisir, à cause de sa maison.

Ah ! Balajat prend son rôle au sérieux. On l'admire et on ne peut vraiment pas résister à l'enjôlement de son accent de Marseille.

Mais revenons sur la piste. C'est la troisième et dernière journée du Grand Prix, les tribunes sont pleines à s'effondrer, le soleil tombe à pic, et là-bas, aux places populaires, les spectateurs criblent de boules de papier quelques ombrelles téméraires qui ont la prétention de rester ouvertes.

Au pesage, les officiels sont en frac et traversent, affairés, les rangs des spectateurs.

On attend le ministre !

(Clichés Carle de Mazibourg).

L'AFFICHAGE. — LA TRIBUNE DES JUGES. — AVANT LE DÉPART.

Dans la tribune d'honneur, toute tendue de velours frangés d'or, plusieurs fauteuils vides paraissent s'ennuyer terriblement dans leur immobilité. Les deux du milieu tournent le dos aux autres, un peu fiers. Ce sont les sièges du gouvernement. Le préposé à la tribune passe près d'eux avec un respect ostensible.

Mais la *Marseillaise* éclate, un cortège d'habits noirs, de chapeaux haut de forme, sur lesquels tranchent gaiement les couleurs vives de pantalons garance, de dolmans soutachés, de shakos galonnés et d'épaulettes d'or, pénètre dans l'enceinte.

Le gouvernement traverse les rangs pressés, gagne la tribune dont il escalade solennellement les quelques marches.

Il y a un remous dans la foule. On se montre un brun dont la boutonnière est ornée de quelque chose de rouge, et c'est le contrôleur chef qu'on prend pour le ministre.

Mais le vrai ministre après avoir salué à droite, à gauche, devant, derrière, prend place avec un officier sur les fauteuils de velours frappé.

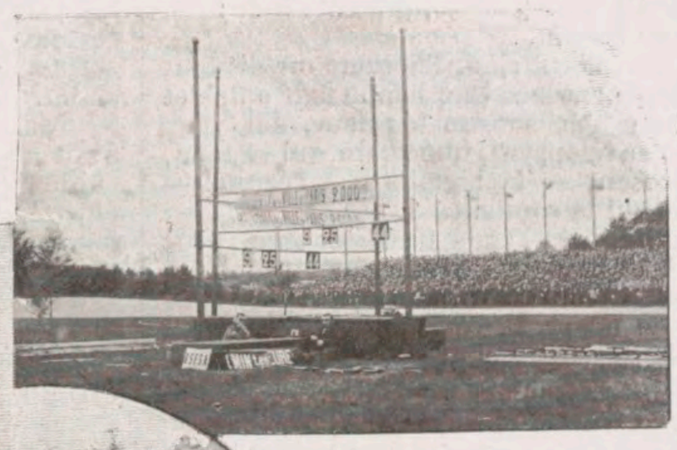
Les courses continuent.

Les représentants de la République regardent sans bien comprendre les « sur place », le « train de sénateur », les « ballades le long des balustrades », qui précèdent toute course de grands cracks ; admirent de confiance le déboulé final de Bourrillon.

Celui-ci est appelé après la victoire et reçoit des mains du ministre l'écharpe traditionnelle, une poignée de mains et des félicitations que les reporters recueillent chacun de façon différente. Bourrillon, engoncé dans l'écharpe qui lui barre le col, fait un tour supplémentaire, la foule applaudit à outrance, des délégués noirs, en burnous écarlate, croient à une révolution et s'agitent inquiets derrière le ministre, la musique joue le *Père la Victoire* et la vélocipédie compte une apothéose de plus.

PAUL PUY.

AVIS aux Collectionneurs



Nous ne saurions trop engager ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas conservé tous les numéros de *la Vie au grand air* à nous demander au plus tôt les fascicules qui leur font défaut.

La collection de *la Vie au grand air* constituera, en effet, dans quelques années, un document d'une valeur inestimable ; ce sera le plus fidèle et le plus artistique reflet de la vie sportive de la fin du siècle.

Nous tenons donc à la disposition de nos lecteurs les numéros qui leur manquent à raison de vingt-cinq centimes par exemplaire.

Nous profitons de cette occasion pour faire remarquer à nos lecteurs les nombreuses améliorations que nous avons apportées dans la publication de notre revue ; elles ont dû être bien accueillies par tous si nous en jugeons par notre tirage qui monte très sensiblement à chaque numéro. Notre papier et nos illustrations, cependant si soignés, ont été encore transformés ; chacune de nos photographies est retouchée par des artistes spéciaux qui lui donne l'allure artistique qui fait quelquefois défaut au simple cliché.

On pense bien que ces innovations constituent une forte augmentation de frais, mais nous ne pouvons regretter ces sacrifices devant l'accueil vraiment inespéré que nous a fait le public.

LA DIRECTION

Le Touring-Club de France

A quelle époque j'ai épinglé à ma toque l'insigne tricolore du T. C. F.? Ah! diable! Piquons une tête dans le puits de nos souvenirs...

C'était au temps préhistorique — vers 1890 — où le cyclisme n'était encore que la vélocipédie, et où nous transpirions le long des belles routes de France sur d'impeccables « creux » de 18 kilogs.

Un matin, au Bois, je vois encore cet adorable réveil des allées et ce frisson de brise sur l'émeraude mouvante de la Seine, l'ami qui m'accompagnait saute tout à coup de bécane et court serrer la main à un camarade en Sainte-Pédale, qui se battait à grands coups de clef anglaise avec un écrou.

Je mets pied à terre; saluts, présentations :

— Monsieur Ballif...

Le nom ne me disait rien, l'homme me dit tout de suite quelque chose... Une bonne figure fine et douce, éclairée d'un sourire fouilleur, des yeux bruns qui m'enveloppent, une main qui se tend, tout en s'excusant — la bataille avec l'écrou! — du cambouis qui la souillait.

Dix minutes après j'étais técéfiste avec, pour parrain M. Abel Ballif, secrétaire général du club.

Et j'entends encore mon initiateur glisser dans mon oreille de néophyte cette phrase alléchante.

— Vous savez, nous sommes déjà 542!...

Au 31 juillet 1898, nous sommes **66 135**, mon cher Président, et cette progression-là est en grande partie votre œuvre...

Permettez-moi d'épargner à votre modestie les commentaires qui frétillent au bout de ma plume.

❦

Comme l'indique son nom à allures anglaises — quelques chauvins irréductibles n'ont-ils pas trouvé l'occasion de cocarder un brin en réclamant un changement de titre? — le Touring-Club de France est un des produits de notre anglomanie nationale.

Puisse Albion la perfide ne faire passer la Manche qu'à de semblables articles d'exportation.

Au printemps de 1890, deux sportmen, MM. Steiner et Bruel, le premier, président du C. C. P., causaient des facilités que donnait aux touristes cyclistes d'Angleterre, une société, le Cyclist's Touring Club, qui prospérait de l'autre côté du *British Channel*.

Le C. T. C. s'occupait des hôtels, des routes, des cartes, obtenait des réductions de prix, des facilités de toutes sortes dont il faisait profiter ses membres en déplacement cycliste sur les routes du Royaume-Uni.

Et M. Steiner de s'écrier :

— Si nous essayions de fonder quelque chose d'analogue en France?

Le C. C. P. saute sur l'idée de son président; on jette les premières bases des statuts; on trouve le titre : *Touring-Club de France* et vogue la bécane!

Les statuts n'étaient d'ailleurs qu'un calque aimable de ceux du club anglais; le montant de la cotisation, 3 fr. 75, soit 3 shellings; avait également un très léger parfum britannique... Mais bah! mon tailleur m'a bien obligé pendant des années, à m'affubler de pardessus sac, sous le concluant prétexte que le prince de Galles est affligé d'une protubérance abdominale qu'il faut à tout prix dissimuler!

Dès janvier 1891, le T. C. F. éditait une revue mensuelle qui, gravement, indiquait le modèle et les prix du costume cycliste du club... car le Touring avait son uniforme officiel, gris foncé, bas noirs, casquette noire ou blanche suivant la saison! Et l'étoffe où la Belle Jardinière taillait son uniforme était la propriété exclusive du T. C. F.; le costume n'était vendu aux sociétaires *que sur présentation de leur carte*!

Vous voyez-vous, o mes 66 135 camarades, astreints au port de l'uniforme. La *Revue mensuelle* vous trompettait aux quatre coins du monde cycliste, des proclamations dans ce genre :

« Dix mois se sont écoulés et nous sommes près de 500 et nous avons un journal! »

Dans ces numéros des premiers débuts, je retrouve des signatures sympathiques au bas d'articles de bon sens : celle du Dr Sincère, qui n'était autre que mon excellent camarade le Dr Briand, actuellement médecin en chef de l'asile de Ville-Evrard et membre du conseil d'administration du T. C. F.; celle de notre président Ballif, qui se dissimulait sous ce pseudonyme hiéroglyphique et maçonnique : T. C. F. n° 3.

Dans ce coin d'un des numéros de début, je veux cueillir cette petite annonce :

Pour paraître fin courant,
PÉDALONS,
Par Jehan de la Pédale.

Un petit toc-toc au cœur, n'est-ce pas, mon vieux Lafitte? Ah! dame, c'est de la jeunesse qu'on exhume, tout cela, et de la joie et de la belle gaieté du bon temps!...

Et, dans le numéro de décembre 1891, ces six lignes découpées dans un article de Steiner :

« .... Quand chacun de nous se sera décidé à amener dix de ses amis au T. C. F.,

« Ce jour-là nous serons 12000, nous aurons un capital de 60000 fr. Voyez-vous d'ici le sourire de notre caissier principal, l'emploi intelligent de ce capital, la force de notre franc-maçonnerie et les bienfaits qu'elle pourra répandre! »

❦

Je voudrais pouvoir flâner encore le long de ces souvenirs, m'attarder, tout en remontant vers la source, sur la rivière incessamment coulante des années, mais l'espace m'est mesuré dans lequel il me faut dire ce qu'est le Touring-Club de France, en cet an de sport 1898.

Je glisserai donc sur les métamorphoses successives de l'association. Sur le formidable accroissement du nombre de ses membres.

Le petit tableau suivant en dira plus, et sous une forme plus concise, que tous les développements et que toutes les considérations imaginables.

C'est le résumé des admissions depuis l'origine jusqu'à ce jour :

M. BALLIF.

LES BUREAUX DU T. C. F.

		Admissions.	Démissions, décès, radiations.
	1890	509	104
	1891	800	352
	1892	880	535
	1893	1711	987
	1894	6469	652
	1895	17184	2921
	1896	24948	6414
	1897	22088	8626
1er semestre	1898	9937	20591
Juillet	1898	2200	
Total des inscrits		86726	
Démissions		20591	
Nombre des sociétaires au 31 juillet 1898.		66135	

Nous voilà donc actuellement 66 135, une armée de touristes groupés en un faisceau résistant et prêts à défendre ce qui est notre droit. Nous sommes une force — pacifique, il est vrai et non révolutionnaire, — avec laquelle les pouvoirs publics

LE GÉNÉRAL HENRION-BERTHIER, PRÉSIDENT D'HONNEUR.

ont appris à compter, et qu'une direction habile autant que ferme, mène et maintient dans la bonne voie. Cette direction c'est le président Ballif, et le conseil d'administration, qu'assistent et qu'éclairent, chacun dans leur spécialité, le comité de contentieux et le comité technique.

Du président je ne dirai rien, parce qu'il en faudrait trop dire. Le jour où quelque statuaire voudra symboliser et synthétiser le dévouement, l'infatigable activité, le désintéressement à toute épreuve, l'habile administration... et bien d'autres hautes qualités, qu'il demande une pose au président Ballif; il aura là un modèle tout trouvé et d'une rare perfection.

Les noms seuls des présidents d'honneur du T. C. F. en disent assez par eux-mêmes : le général Henrion-Berthier et l'éminent chirurgien Lucas-Championnière.

Les deux vice-présidents actifs sont mon distingué et excellent ami Max Vincent, conseiller municipal d'aujourd'hui, député de demain, haute intelligence de toujours, et M. Georges Pierron, un des généraux de division des chauffeurs.

Le secrétaire-archiviste, M. Duchesne, et le trésorier, M. de Reinach, se dépensent sans compter pour la prospérité de l'Association.

Dans le conseil d'administration, je relève les noms de MM. Berthelot, le jeune et sympathique député de Paris ; Defrance, le très distingué directeur de la voie publique et des eaux et égouts à l'Hôtel de Ville, J. Berthelot, Dr Briand, Dr Deschamps, Dr Léon Petit, Descubes, Forestier, professeur Gabriel, Guillain, général baron Rebillot, Vieillard, c'est-à-dire l'administration, la politique, l'armée, la science, les affaires... toute la lyre!

Et tout cela représenté de quelle manière! Avec un semblable état-major, quelle armée ne serait pas victorieuse?

C'est tout justement cette sélection du commandement qui a fait confluer vers le T. C. F. les forces vives, l'aristocratie intellectuelle du pays; c'est ce qui a décidé les sommités de la politique et de la science à accepter le titre de membre d'honneur que leur offrait le Touring-Club.

S. E. le Président de la République est haut protecteur du T. C. F.; des souverains étrangers, des princes de maisons royales, des présidents de républiques amies, se sont fait inscrire sur le livre d'or de notre grande fédération française... M. Barthou, ministre de l'Intérieur, n'a pas dédaigné de présider l'assemblée générale de 1897.

Quel éloge vaudrait ces simples constatations?

Du comité de contentieux et du comité technique, je veux dire deux mots.

Le premier est présidé par ce légiste habile et fin qui a nom Me Max Vincent, avocat à la cour et docteur en droit; il compte, parmi ses membres, deux avoués, un agréé, deux avocats, un notaire et un aimable homme doublé d'un administrateur hors de pair, j'ai nommé M. Paul Dauvert, secrétaire-greffier du conseil de préfecture de la Seine.

Quant au comité technique, il se compose de tout ce qui porte un nom dans la science et dans l'art. Il a pour mission d'étudier les questions théoriques et scientifiques concernant le tourisme, la circulation, la mécanique et les transports.

Fondé depuis dix-huit mois à peine, il a rendu à la grande cause du sport et du tourisme d'inappréciables services.

Tel est le cerveau qui conduit; examinons rapidement le fonctionnement des rouages, puis nous essaierons d'évaluer le travail produit.

Les bureaux du Touring-Club, installés au siège, 5, rue du Coq-Héron, sont placés sous la haute direction du secrétaire général, M. de Chalus.

Les employés sont au nombre de vingt-six, plus deux garçons de bureau.

Et ces vingt-neuf personnes n'ont, je vous le jure, que de bien rares loisirs!

Quelques chiffres pour édifier mes lecteurs :

En 1897, on a reçu au T. C. F.: 51 800 lettres! Du 1er janvier au 25 juillet : 29 300! Cette correspondance formidable est décachetée par un employé uniquement affecté à cette besogne, puis répartie entre les différents services qu'elle concerne. Le facteur qui dessert la rue Coq-Héron doit avoir de la besogne, mais aussi quelles monstrueuses étrennes au jour de l'an!

Voilà pour l'organisation des bureaux. En province et à Paris aussi d'ailleurs, le Touring-Club est représenté par des délégués, divisés en délégués principaux, départementaux, d'arrondissement et délégués placés dans les grands centres, en nombre proportionnel à celui des habitants.

Les técéfistes en déplacement trouvent auprès des délégués un accueil cordial et de bons conseils, soit pour l'itinéraire à suivre, soit pour le choix d'un hôtel, d'un mécanicien, d'un médecin.

Et ces cicérones dévoués sont répandus au nombre de 2 450 sur le territoire français; 150 opèrent à l'étranger!

Au mur d'une des salles du siège social, on a pendu une immense carte de France sur laquelle sont indiquées, au moyen d'épingles à tête de jais noir toutes les localités pourvues d'un délégué.

Cette carte hérissée d'une moisson de petites boules noires est aussi frappante qu'édifiante à contempler.

Elle prouve en une seconde que le T. C. F. est partout, qu'il n'est pas un coin perdu du pays où il n'ait utilement et victorieusement pénétré.

Le Touring-Club a ses hôtels spéciaux, dont la façade porte le panonceau tricolore de l'Association et avec lesquels ont été conclus des traités en règle, assurant aux técéfistes le vivre et le couvert moyennant un prix fixé d'avance : 3 250 conventions ont été passées de la sorte.

Técéfistes, mes frères, un léger conseil en passant : évitez soigneusement de vous faire *estamper* par les aubergistes affiliés et réclamez avec la dernière énergie l'application des tarifs ou des réductions.

M. MAX VINCENT.

Vice-Président.

Le Touring-Club a conclu également des arrangements avec 506 mécaniciens qui ont consenti des réductions de 10 à 30 p. 100 sur leur tarif.

J'en aurai terminé quand j'aurai constaté que le T. C. F.:

1° A fait niveler 350 kilomètres de trottoirs cyclables et installé 200 postes de secours-médicaments pour l'homme, outils pour la machine;

2 A érigé au bord des routes 1 550 poteaux indiquant l'emplacement des postes de secours ou les allées réservées aux cyclistes et signalant

LE Dr LUCAS-CHAMPIONNIÈRE ET SA FAMILLE.

LE POSTE DE SECOURS DE LA CROIX-DE-NOAILLES. — L'ABRI PIERRE GIFFARD. LE POTEAU DU POSTE DE SECOURS.

à l'attention les descentes dangereuses. 45 942 francs ont été dépensés pour cet objet, dont 9350 francs provenant de souscriptions particulières ;

3° A établi sur certains points particulièrement fréquentés des abris exclusivement réservés aux cyclistes et sous lesquels nos jolies pédaleuses peuvent atteindre la fin d'une averse qui les a surprises loin de toute habitation. Nous donnons une photographie d'un de ces abris, celui que le Touring-Club a placé à la Croix-de-Noailles, dans la forêt de Saint-Germain et dédié à Pierre Giffard.

Je m'en voudrais de ne pas signaler une fondation tout particulièrement touchante, celle d'un lit — le lit du Touring-Club de France — à l'hôpital des Enfants tuberculeux d'Ormesson.

LE DOCTEUR LÉON PETIT.

C'est sous l'inspiration et à la demande de notre aimable et talentueux camarade, le Dr Léon Petit, médecin en chef de l'hôpital, que le T. C. F. a voté les fonds nécessaires à cette fondation.

Les petits malades qu'abritera sous la double aile blanche de ses rideaux le lit du T. C. F., doivent devenir plus tard, ne fût-ce que par reconnaissance, d'effrénés touristes...

☘

Un mot sur les publications du Touring-Club ; ce sont :

1° La *Revue mensuelle*, une compacte et attachante publication servie gratuitement à tous les sociétaires et comprenant des articles fantaisistes ou techniques, des relations de voyages, des renseignements de toute nature, médicaux, juridiques, circulatoires..., bref tout ce qu'il faut pour tourister agréablement;

2° L'*Annuaire*, indispensable vademecum du técéfiste en ballade, contenant les adresses et les prix des hôtels du Touring, et mille renseignements utiles sous une forme commode ;

3° Les *Guides routiers*, dont les principaux déjà publiés sont ceux de la Normandie, du Nord, de la Loire et de la Bretagne.

4° Les *cartes* et *itinéraires* de toute sorte, dus à la collaboration des agents du service des ponts et chaussées et édités par le T. C. F. avec un soin admirable.

Et, non content d'instruire par le livre, l'inlassable Touring-Club opère des conversions par la parole: chaque hiver, dans la salle de la Société de géographie, devant une foule compacte et charmée, des conférenciers, qui furent, cette année, le Dr Léon Petit, le capitaine Gérard, MM. H. de la Valette, Stevenon, Arnoux, Descubes, Gariel, Letort, Bonvalot et Bolaud, viennent causer tourisme, voyages scolaires, automobiles ou éducation sportive.

D'autres vont parler tourisme à l'étranger, défendre les intérêts de notre cyclisme national chez nos voisins. Et en dernier, le président Ballif allait faire entendre la voix de la France au congrès d'Amsterdam ; cette année, le 2 août, il a assisté au congrès de Luxembourg où se discutèrent de graves questions internationales.

C'est au cours de ces meetings que le T. C. F. a remporté ses grandes victoires sur l'effroyable administration des douanes, fouilleuse de malles et molesteuse de gens.

A la suite d'ententes, conclues avec les pays limitrophes, Belgique, Italie, Suisse et Luxembourg, des facilités importantes sont accordées aux técéfistes sous la responsabilité et le couvert de l'Association.

☘

Tel est, dans ses grandes lignes, ce Touring-Club de France dont la fortune fut rapide parce qu'il correspondait exactement à un besoin et aussi parce que son apparition concordait avec la formidable expansion cycliste qui restera la caractéristique de cette fin de siècle.

Le budget de 1897 a accusé 418 073 fr. de recettes et 345 515 francs de dépenses, c'est-à-dire un mouvement de fonds de 763 588 francs !

Cet argent, utilement et judicieusement employé, se répand, comme une fécondante rosée sur la France entière. Les 66 000 sociétaires du Club le retrouvent sous toutes les formes, et l'État ne craint pas de puiser dans cette caisse toujours ouverte pour la bonne cause, c'est-à-dire pour l'encouragement et le développement du tourisme.

C'est ainsi qu'à chacune de ses séances le conseil d'administration accorde au service des ponts et chaussées de fortes subventions pour le nivellement, la réfection ou l'amélioration de telles ou telles routes des départements.

Il faut constater enfin — et c'est là une intéressante particularité — que le gouvernement a recours non seulement à la bourse, mais aux conseils du Touring-Club.

Et il est infiniment curieux de voir les ministres de la Guerre, de l'Intérieur, des Travaux Publics, correspondre avec cette société privée sans attaches administratives et sans mandat officiel, lui demander son avis sur des questions touchant au cyclisme et la charger des enquêtes où le monde du tourisme est directement intéressé.

Depuis 1890, le Touring-Club de France est ainsi sur la brèche ; son fanion victorieux a flotté sur bien des batailles ; il s'est prodigué sans compter, a fait le coup de feu partout où l'on se battait pour la liberté du tourisme et le progrès de la locomotion.

N'est-il pas temps, grand temps, qu'on décore son drapeau, dans la personne de son infatigable et distingué président ?

Un bout de ruban rouge à la boutonnière de M. Ballif, ce sera demain 65 000 técéfistes dans la joie ; ce sera un ban formidable battu en l'honneur du gouvernement par tous les touristes de France !

G. Davin de Champclos.

Nos Concours bi-mensuels

CONCOURS N° 8.

(Variété.)

La phrase qu'il s'agissait de reconstituer était la suivante :

Nous sommes heureux de vous annoncer que notre tirage dépasse actuellement 25000 *exemplaires.*

M. *Julien Lhéritier*, 4, cité d'Antin,

est le premier lecteur de Paris ayant reconstitué la phrase.

Mlle *Germaine Bombré*, 81, rue de Paris, à Groslay (Seine-et-Oise),

est la première des départements.

Nous envoyons à ces derniers :

25 FRANCS EN ESPÈCES.

CONCOURS N° 9.

(*Le concours des concours.*)

Le sujet de notre concours n° 9 ne manquera pas d'originalilé.

Nous enverrons :

25 FRANCS EN ESPÈCES

à celui de nos lecteurs qui nous indiquera *les trois meilleurs sujets* de concours à donner par *la Vie au Grand Air*. On sait que nos concours doivent toujours avoir un prétexte sportif.

Si le concurrent primé est inscrit sur la liste de nos abonnés, il recevra :

50 FRANCS EN ESPÈCES.

Adresser les réponses avant le 3 septembre. Les résultats seront publiés dans le numéro du 15 septembre. Les quatre meilleurs envois après le premier seront qualifiés pour le concours d'honneur.

La Direction.

Avis Importants

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs qu'ils pourront trouver dans la

Salle des Dépêches du "Petit Parisien"

Boulevard Montmartre, les originaux ayant servi à fabriquer le numéro courant de *la Vie au Grand Air*. Nous remercions *le Petit Parisien* d'avoir bien voulu nous donner ainsi l'hospitalité.

Notre *Salle des Dépêches* du

104, Boulevard Saint-Germain

n'en reste pas moins ouverte.

Voilà donc, tant sur la rive droite que sur la rive gauche, plus de 20000 personnes qui défileront chaque jour devant les originaux de *la Vie au Grand Air !*

La Direction.

BASE BALL.

Alors, qu'entraînée par les finasseries des diplomates et les provocations de sa presse jaune, la libre Amérique vient de s'attaquer avec tant de succès à l'antique et royale Espagne de Charles-Quint et de Philippe II, alors que quelques obus des bons gros canons d'acier acquis à coups de dollars par les Yankees ont suffi à détruire les *invincibles Armadas* modernes de la vieille puissance coloniale, la supériorité du peuple américain, né d'hier, vous laisse dans le plus grand étonnement, et il est permis de se demander comment des hommes qui n'ont pas, pour la plupart, deux générations d'ancêtres nés sur le sol américain en sont arrivés à un tel degré de force homogène. Il serait oiseux pour nos lecteurs de les emmener à notre suite, sous prétexte de *base-ball*, à la recherche de causes très lointaines et très complexes. Mais, ces quelques mots étaient nécessaires pour donner quelque apparence de vraisemblance à la courte étude qui va suivre. Le base-ball est le jeu national américain, et il est bien un jeu national pratiqué ou suivi par tous, avec autant de passion du côté des joueurs que des spectateurs.

On a dit du *cricket* qu'il était le jeu national anglais, rien n'est moins justifié; le cricket est avant tout le jeu de l'aristocratie bourgeoise dont les fils passent par les universités. C'est au collège que le petit Anglais apprend le cricket, il s'y perfectionnera à Oxford ou à Cambridge, et si le cricket a traversé les mers pour aller s'implanter dans toutes les colonies de la Grande-Bretagne, il y fut porté soit par les officiers de la reine, soit par les propriétaires et les employés des comptoirs, qui sont bien les représentants d'une bourgeoisie moderne, dans deux carrières opposées. Et le cricket a encore contre lui : le temps très long que nécessite une partie, sa difficulté, sa finesse même. En un mot c'est beaucoup plus le jeu du joueur que du spectateur. Et c'est justement là que réside, à notre avis, la grande supériorité du base ball, qui passionne autant le joueur que le spectateur.

* * *

Avant d'étudier le développement inouï qu'a pris le base-ball en Amérique et sa très courte histoire, nous donnerons une description très sommaire du jeu dans laquelle nous ferons entrer les termes un peu barbares dont il a fait adopter l'usage.

LE BATTEUR.

Le base-ball peut se jouer sur n'importe quel terrain pourvu qu'il soit plan et assez étendu.

La forme du jeu est un losange (*diamond*) dont la plus grande dimension est de 38 m. 50 et représente la distance de la deuxième base à la *home plate*, quatrième base, où se tient le *batteur*; les autres bases sont distantes entre elles de 27 m. 50.

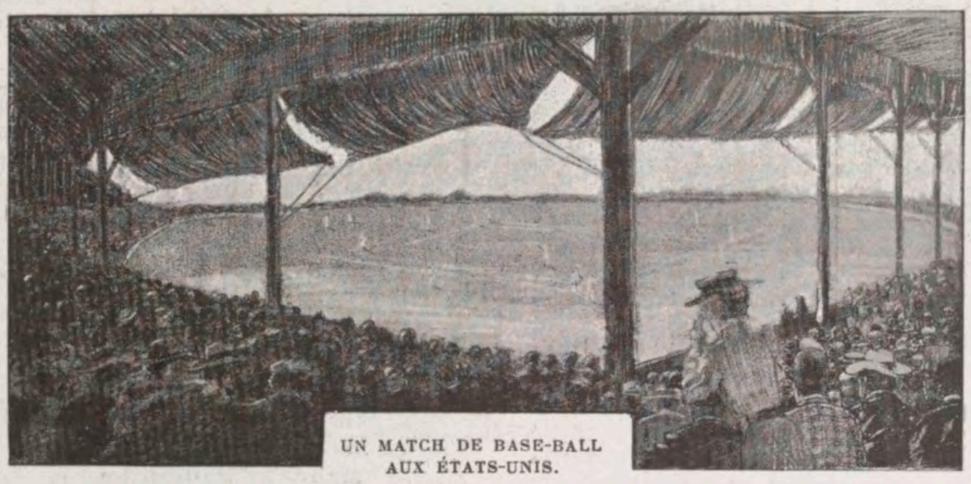
Quelques détails : la home plate, disent les règles, doit avoir 30 centimètres carrés, être en fer ou en caoutchouc, blanchie et à fleur de terre. Le *lanceur* doit être à 15 m. 50 de la home plate. Les autres bases sont formées par des sacs de toile de 40 centimètres d'épaisseur et remplis de sciure de bois ou de toute autre matière molle; ces sacs sont fixés au sol par des courroies et des coins de bois. Les joueurs, au nombre de dix-huit, sont divisés en deux camps commandés chacun par un capitaine

Le jeu est d'une extrême simplicité.

Au début de la partie les positions des camps dans le champ sont tirées au sort. Le camp qui est *à la batte*, doit chercher à renvoyer, à l'aide de la batte, la balle envoyée par le lanceur et à compter ainsi des points; l'autre camp place ses joueurs dans le champ suivant des positions déterminées par les règles et qui leur permettront d'empêcher les joueurs à la batte de compter des points.

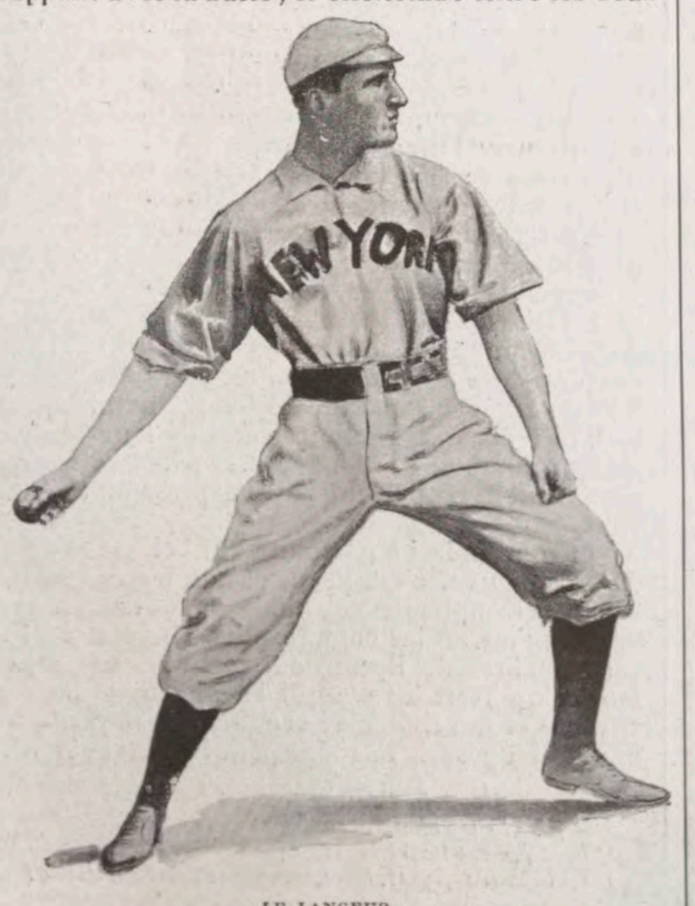
Nous arrivons ici à parler des courses (*runs*) qui, comme au cricket, servent de base au décompte des points.

Le lanceur (*pitcher*) envoie la balle; pour être bonne elle doit passer au-dessus de la home plate entre le genou et l'épaule du batteur. L'arbitre (*umpire*) peut seul décider si la balle est bonne; à cet effet, il est placé derrière le batteur et aussi derrière le *cacher* (attrapeur), qui a pour mission de recevoir la balle manquée par le batteur. Si le



UN MATCH DE BASE-BALL AUX ÉTATS-UNIS.

lanceur envoie de suite quatre balles au batteur que l'arbitre n'a pas jugées bonnes, le batteur a le droit d'aller à la première base. Il est remplacé à la home plate par un batteur de son camp. Supposons que le lanceur envoie une balle à ce batteur, celui-ci la renvoie dans le champ en la frappant avec la batte; si elle tombe entre les deux



LE LANCEUR.

lignes qui vont à la première ou à la troisième base, il gagne en courant la première base, précédé dans sa course par l'autre batteur de son camp; ils peuvent ainsi faire le tour du champ, et s'ils ne peuvent être attrapés entre deux bases par la balle ramenée par les joueurs du camp opposé, chaque joueur revenu à la home plate compte un point : il a fait une course ou *run*.

LE LANCEUR.

Les joueurs peuvent perdre : si la balle envoyée par le batteur est attrapée par un des joueurs du camp opposé avant qu'elle ait touché le sol; si un joueur du camp opposé arrive, en possession de la balle, à toucher la première base avant que le batteur n'y soit parvenu. Quand trois joueurs de l'un des camps ont perdu, les camps changent de position dans le champ, et le jeu reprend.

Quand trois joueurs de chaque camp, ont été mis hors de jeu, la manche (*inning*) est finie.

Le jeu se joue en neuf manches.

Au bout des neuf manches, le camp qui a le plus de courses a gagné. Si au bout des neuf manches les deux camps ont marqué le même nombre de points, on reprend le jeu jusqu'à ce qu'à la fin d'un inning un des camps ait gagné.

* * *

Voici donc en quoi consiste, à peu près le base-ball. Quelle est maintenant son origine?

Certains le font descendre en ligne droite du vieux jeu anglais de *rounders*, avec lequel il a certes beaucoup de ressemblances. Mais le champ du rounders comporte cinq bases; nous avons vu que celui du base ball n'en comporte que quatre, marquées par des sacs (base bags) dans le base ball, et dans le rounders par de simples piquets que le coureur doit toucher en passant; enfin la balle et la batte ne se ressemblent pas.

Certains insinuent qu'il ressemble tellement à la *thèque* que nos soldats pourraient bien l'avoir importée il y a plus d'un siècle; mais le base-ball ne date pas de si loin, et nos soldats ont toujours plus gagné de victoires que de matches athlétiques; il ne faut pas trop leur en vouloir.

Il faudrait donc lui chercher une autre origine, et voici celle que M. A. G. Spalding, le célèbre joueur et le grand arbitre de base-ball aux États-Unis lui attribue. Il y a une cinquantaine d'années, les petits Américains pratiquaient un jeu appelé *au vieux chat*, qui devint petit à petit, pour admettre un plus grand nombre de joueurs *aux deux vieux chats*, puis *aux trois vieux chats*, enfin *aux quatre vieux chats*. Ce fut alors un de ces jeux très compliqués comme on en voit souvent jouer aux enfants chez nous, en se demandant d'où et de qui ils peuvent bien en tenir les règles. Et il est probable qu'un de ces garçons, plus avisé, eut l'idée de le simplifier. En effet, dans ce dernier jeu, la balle faisait le tour du champ en passant d'une base à l'autre avec quatre lanceurs et quatre batteurs; il ne reste plus qu'un lanceur, qu'on place au milieu du losange formé par les quatre bases et un batteur à la home plate; on plaça des joueurs dans le champ, et, du jeu au vieux chat, sortit le base ball tel qu'il est pratiqué de nos jours.

LE CATCHER.

Le base-ball paraît n'avoir été joué au début que par les habitants de l'Etat de New-York, il fallait la guerre de sécession pour le répandre et le propager plus sûrement et plus rapidement que toutes les conférences et tous les articles possibles. Les clubs des différentes régions jouèrent ensemble, puis peu à peu leurs déplacements s'étendirent.

Une caricature américaine sur le Base-Ball

— LE BLÉ A MONTÉ DE 2 DOLLARS, LE TABAC...

— VENEZ TOUS, NEW-YORK A GAGNÉ LE MATCH.

C'est ainsi qu'en 1867, le Rockford-Club, dont faisait partie A. G. Spalding, qui peu à peu était devenu l'un des meilleurs clubs de l'Ouest, commençait la série des grands voyages des équipes du base-ball : il venait battre les *Nationals* de Washington. Un championnat fut organisé, gagné pendant quatre ans par le club de Boston, de 1872 à 1876. Jusqu'à ce moment, tous les joueurs de base-ball étaient des amateurs, mais, fatalement, avec les grosses dépenses qu'entraînaient les déplacements des clubs, le base-ball devait devenir un sport essentiellement professionnel. En 1869, un club de Cincinnati, les Red Stockings, prit la tête du mouvement et, seul club professionnel, fit une saison triomphale, ne perdant pas une partie. Toutes les grandes villes suivirent bientôt l'exemple de Cincinnati et, les paris s'en mêlant, il est facile de se faire une idée du développement du base-ball, si bien qu'un jour on songea à l'exporter. Deux clubs, l'un de Boston, l'autre de Philadelphie allèrent jouer l'un contre l'autre en Angleterre.

Mais les paris auraient bientôt désagrégé le jeu si la *National League* n'avait pas été fondée en 1876 par A. G. Spalding et W. A. Hubert. Des règlements très sévères furent établis interdisant les paris et la vente des liqueurs sur les terrains régis par la *League*. Les deux premières années furent désastreuses au point de vue financier. Puis, peu à peu, le jeu reprit ses spectateurs, qui l'avaient abandonné à la suite de tripotages louches et de combinaisons bizarres. En quelques années, il n'y a pas un village aux Etats-Unis qui n'eût son club de base-ball. Et voilà sûrement ce qui a contribué à faire de ces hommes venus des quatre coins du monde un peuple fort et homogène.

On connaît le mot célèbre de Vellington, après Waterloo. On lui demandait à quoi il attribuait sa victoire; il répondit simplement : « Aux champs de cricket de l'Angleterre. » Demain peut-être un Miles ou un Meritt, au soir d'une victoire, pourra montrer ses troupes fraîches et dire que leur victoire appartient aux champs de base-ball de l'Amérique.

LEWIS L. FORD.

LE SAUVETAGE DES NOYÉS PAR LES CHIENS

Nous voici en pleine saison des bains aussi bien de mer que de rivière, et chaque année, malheureusement on enregistre de nombreux accidents dus le plus souvent à l'imprudence trop grande des amateurs de ce très agréable sport qu'est la natation. Les sociétés de sauvetage sont nombreuses, elles ont établi un peu partout des postes de secours qui rendent de réels et appréciables services.

Courageusement des hommes se dévouent pour sauver la vie de leurs semblables; ils sont la plupart, pour ne pas dire tous, des modèles d'abnégation, risquant leur vie sans autre récompense — souvent longtemps attendue — qu'une médaille attachée à un bout de ruban tricolore, et quelquefois un prix Montyon.

Mais une chose m'étonne, c'est qu'on n'ait pas encore songé à utiliser pour le sauvetage des noyés cet animal si intelligent, si doux et en même temps si fort qu'est le chien de Terre-Neuve.

Parmi toutes les races de chiens qui peuplent le monde, celle des « Newfoundlands » est certainement une des plus estimables à de multiples titres. Originaires de l'île sur les bancs de laquelle on pêche la morue, les chiens de Terre-Neuve, remplissent auprès de leurs maîtres l'office de chevaux et de mulets, comme les rennes en Laponie; ce sont eux qui traînent les fardeaux sur les traîneaux, et, pendant la saison de la pêche, ces pauvres bêtes sont abandonnées à elles-mêmes; malgré cela, à l'entrée de l'hiver, on les voit revenir auprès de ceux qui les emploient et reprendre le collier de misère, avec une résignation et un courage uniques et admirables.

DU HAUT DE LA JETÉE. — L'ENTRAINEMENT.

Dociles et serviables, les *terre-neuve* sont d'une fidélité à toute épreuve et d'un dévouement tel qu'ils défendent, au prix de leur existence, leurs maîtres et leur propriété, de quelque nature qu'elle soit, le logis ou les objets confiés à leur garde. Il ne leur manque qu'une chose, la parole, à laquelle cependant il suppléent par l'expression de leurs yeux.

Je n'apprendrai à personne que l'élément propre du terre-neuve, c'est l'eau, et que les cas de sauvetage accomplis par ces nobles bêtes sont si nombreux qu'on ne les compte plus. Chacun a lu les vers célèbres de Byron, qui pleura longtemps la mort d'un terre-neuve qui l'avait suivi dans ses voyages et qui traversa avec lui, à la nage, la voie liquide où passait Léandre pour retrouver Héro.

The poor Dog! in life the firmest friend,
The first to welcom foremore to defend;
Whose honest heart is still his masters's own;
Who labours, fights, lives, breathes for him alone!

Le terre-neuve peut nager des heures sans la moindre fatigue, et son instinct le porte à rapporter de l'eau les objets qu'on lui indique; c'est le saint-bernard de l'eau.

Eh bien! étant donnée cette faculté toute spéciale, qu'on peut facilement développer par l'exercice, pourquoi ne confierait-on pas à des terre-neuve en même temps la garde des postes de sauvetage et le sauvetage des noyés? On objectera la dépense à faire, les difficultés de se procurer un assez grand nombre de chiens; cela n'est rien : il part chaque saison un assez grand nombre de bâtiments de pêche pour les côtes de Terre-Neuve, les pêcheurs, étant les premiers intéressés, ramèneront à très bon compte quelques douzaines de ces excellentes bêtes, et au bout de deux ans à peine nous aurions une armée de sauveteurs à quatre pattes de tout premier ordre.

Un amateur des environs de Saint-Servan a fait en petit ce qui devrait être fait en grand; il possède un petit chenil de terre-neuve et tous les membres de cette jolie famille sont très bien dressés au sauvetage des noyés. Le père, qui porte le beau nom de *Triton*, a même à son actif toute une série de hauts exploits qui lui vaudraient bien, à défaut d'une médaille au ruban tricolore, au moins une mention spéciale de la Société protectrice des animaux.

Comment se pratique le dressage?

En principe il faut attendre que les jeunes chiens aient passé la période de la maladie — car nos pauvres toutous sont souvent, dans leur enfance, sujets à des indispositions d'une certaine gravité; — et le dressage ne peut commencer que lorsque l'animal est vigoureux et sûr de lui-même. Les chiens qui naissent en automne ne sont pas menés à l'eau avant six ou sept mois : tel fut le cas de Triton, né en août, et dont le dressage ne fut commencé qu'en mai de l'année suivante. Mais ce qu'on exige des chiens dès le sevrage, et graduellement, c'est l'habitude du rapport, le rapport fidèle, certain et constant des objets qu'on lance devant eux. C'est un premier dressage essentiel à obtenir avant de le mener à l'eau, dressage assez délicat pendant lequel il ne faut ni lasser, ni décourager les chiens par la longueur où la difficulté des exercices.

Pour commencer en mer, on se sert d'un bâton que le chien a l'habitude de rapporter sur terre, et on se borne à cet exercice jusqu'à ce que la bête ne manque jamais; une caresse, une friandise seront sa récompense; jamais de brutalités, qui rebutent l'animal. On peut aussi donner comme maître d'école aux jeunes un vieux routier de la mer qui les accompagne à l'eau et rapporte le bâton avec eux; le spectacle de deux ou trois chiens portant dans la gueule le même bâton est très joli et bien fait pour tenter le pinceau d'un peintre.

Petit à petit on augmente le volume de l'objet à rapporter, puis on lui substitue un mannequin en osier de grandeur d'enfant, nu d'abord, puis enveloppé dans un sac pour habituer les chiens aux vêtements mouillés. Il faut de quatre à six mois pour obtenir avec constance et régularité ce simili-sauvetage exécuté de plain-pied.

Ce qu'il faut aussi, c'est habituer les chiens à sauter, c'est peut-être plus délicat à obtenir, car il faut toujours se tenir à proximité d'une remontée facile pour le retour. Dès le début, le chien cherche toujours une pente, un escalier pour rejoindre l'objet indiqué; or, comme, en cas de péril, l'efficacité d'un secours dépend souvent de sa rapidité, il faut obtenir au commandement et sans hésitation, cet élan qui porte immédiatement l'animal vers le simili-noyé.

Supposez, en effet, qu'un enfant joue sur le bord de la Seine, sur un quai assez élevé, même sur le

parapet d'un pont, comme cela arrive trop souvent ; il tombe ; s'il se trouve à proximité un Triton, un de ces bons terre-neuve, le sauveteur à quatre pattes n'hésitera pas à s'élancer à la suite de l'enfant, et le ramènera rapidement à la berge, avant qu'il n'ait eu le temps d'être asphyxié ; car, par instinct, le terre-neuve porte aussi haut que possible.

C'est en commençant par des hauteurs faibles, 1 mètre à 1 m. 50, qu'on arrive à obtenir des chiens de sauter naturellement dans l'eau ; au bout de quelques semaines de cet exercice, 5 et 6 mètres deviennent un jeu, et ce bon Triton, dont je parlais tout à l'heure, en est arrivé, lui, à sauter sans difficulté, avec joie même, du haut de la jetée de Saint-Malo, qui mesure environ 10 m. 50. C'est, on le voit, un joli saut !

Pour ramener le noyé sur la berge, un chien s'en tire toujours mieux qu'un homme ; sa force et sa constitution spéciale lui permettent de lutter plus avantageusement contre l'élément liquide ; c'est un avantage très apprécia-ble en pareil cas.

1. UN CHIEN DE TERRE-NEUVE. — 2. LE SAUVETAGE.

C'est donc faire une œuvre utile que de recommander aux sociétés de sauvetage l'essai tout au moins de l'emploi des chiens au sauvetage des noyés.

Le dressage, on le voit, n'est pas difficile et beaucoup moins délicat que le dressage d'un chien de chasse ; il se résume en ceci : demander peu à la fois pour obtenir des aptitudes du chien tout ce qu'elles peuvent donner d'utile ; des exercices courts et répétés ; beaucoup de patience, beaucoup de douceur, et en même temps beaucoup de fermeté sans brutalités. C'est un peu, du reste, la règle à suivre pour tous les dressages.

PAUL MÉGNIN.

AVIS

Nous informons ceux de nos lecteurs qui veulent bien nous envoyer des documents photographiques que les épreuves doivent nous parvenir au plus tard le 18 pour le numéro du 1er et le 3 pour le numéro du 15.

*
* *

Aucun des dessins, des clichés et des articles de la Vie au Grand Air *ne peut être reproduit sans entente préalable avec les éditeurs.*

*
* *

Ceux de nos lecteurs qui vont en villégiature et qui veulent avoir la Vie au Grand Air *peuvent nous envoyer la liste des numéros qu'ils désirent recevoir en y joignant autant de fois vingt-cinq centimes.*

LA DIRECTION.

Le « Fusil de Chasse »

(Cliché Moreau.)

Bien que n'ayant pas encore une année d'existence, *Le Fusil de Chasse* est l'un des plus importants et des plus select clubs sportifs de Paris.

On y pratique avec ferveur le tir à l'oiseau artificiel, exercice extrêmement amusant et bien moins coûteux que le tir au pigeon vivant.

A vrai dire, nous avions déjà eu des tirs de ball-traps, mais les boules qu'ils employaient étaient beaucoup trop faciles à abattre. Au contraire, l'oiseau artificiel d'aujourd'hui file, au départ, plus vite qu'un blue-rock !

C'est lors du grand concours international de tir de Satory, où M. Guinard avait installé un tir au pigeon artificiel que me vint l'idée de fonder en France des clubs qui auraient pour but la pratique de ce sport nouveau.

Un peu plus tard, durant un court voyage, j'eus l'occasion de me rendre compte de l'extension considérable prise en Angleterre par ce passe-temps intelligent, et je me trouvai plus que jamais décidé à tenter d'en faire profiter mes compatriotes, je parlai alors de mon projet à plusieurs de mes amis, M. Gustave Voulquin en tête, leur proposant de faire un essai de société à Saint-Aubin-sur-Mer. Ils acceptèrent et l'expérience fut concluante : le *shooting* que nous fondâmes là-bas sur la plage même, eut un succès inoui !

De retour à Paris, au mois d'octobre dernier, sans perdre un instant, nous fondâmes « Le Fusil de Chasse ». Même succès ! En soixante jours, la société fut constituée. Actuellement, savez-vous combien elle compte de membres ? Cent quatre-vingts ! Que sera-ce dans un an ?

Parmi ces cent quatre-vingts adhérents de la première heure, maints noms seraient à citer, qui définiraient éloquemment le caractère tout privé et tout particulier du club ; mais nous devons, faute de place, nous contenter d'en donner quelques-uns. Citons donc, au hasard de la plume, ceux de MM. le comte de l'Angle-Beaumanoir, le comte Clary, le comte de Montgon, S.A.R. le comte de Bari, Gaston Legrand, Paul Lefèvre, le comte de Lyonne, le comte de Lambert, le vicomte de Madec, C. Conquérant, René Nagelmackers, Fernand Fouquet du Lusigneul, le comte de Casamajor, Arthez, G. Balezeaux, A. Dubois, George Kohn, A. Thomeguex, A. Tavernier, Joseph Labbé, Paul Moreau, Maurice Faure de Roussanoff, Gastinne-Renette, Charles Richefeu, Baillet, A. Bioncourt, Bowden, Gustave Canet, Lecuyer. Julien Potin, le baron de Schonen, le baron L. de Seillière, Le Bertre, Julien de Felcourt, Gaetan de Knyff, M. Lardin, le comte de Mouchy, de Semitchoff, et Maurice Bucquet, le président du Photo-Club, qui tire aussi bien avec son fusil qu'avec sa jumelle.

Deux mots à présent sur le fonctionnement du club :

La cotisation annuelle est de

(Clichés Maurice Bucquet).

1. M. GASTON LEGRAND, PRÉSIDENT DU CLUB « LE FUSIL DE CHASSE ». — 2. M. PERRIER. — 3. M. BUCQUET, PRÉSIDENT DU PHOTO-CLUB. — 4. M. LE COMTE JUSTINIEN CLARY, CHAMPION DU « FUSIL DE CHASSE ».

25 francs et le droit d'entrée de 10 francs. Il faut, bien entendu, pour être reçu membre de la Société, être présenté par deux parrains, ainsi que cela se fait dans tous les cercles sérieux. Quant aux séances de tir, elles ont lieu dans l'île de Billancourt.

Voici, de plus, quelle est la composition du comité : MM. le comte Potocki, président d'honneur; Gaston Legrand, président; le comte Clary et Maurice Faure, vice-présidents; Paul Manoury, secrétaire; Paul Moreau, trésorier; R. Nivière, Pierre Perrier, Fouquet du Lusigneul, le vicomte de Madec, commissaires de tir; Gustave Voulquin, J. Labbé, de la Fremoire, Arthez, Paul Lefèvre, le comte de Lyonne et C. Conquérant, membres.

Le Fusil de Chasse a fait disputer, il y a quelques jours, son premier championnat annuel. Cette grande épreuve, commencée à neuf heures du matin, ne s'est terminée qu'à cinq heures du soir. C'est dire que la lutte a été chaude; pourtant les

(Cliché Conquérant).

M. MANOURY, SECRÉTAIRE DU « FUSIL DE CHASSE ».

trappes avaient été disposées de façon que les oiseaux fussent très rapides, donc très difficiles.

Nous ne pouvons entrer dans le détail des tirs. Donnons donc simplement les principaux résultats de ce championnat :

(Cliché Maurice Bucquet.)

LES QUATRE COMMISSAIRES.

1er M. le comte Clary;
2e M. le comte de Lambert;
3e M. le comte de Montgon;
4e M. le comte d'Havrincourt;
5e M. le comte de Barthélemy;
6e M. Pierre Perrier;
7e MM. Chenevière et G. Pellerin *ex æquo*;
8e MM. Gaston Legrand et Dubois, *ex æquo*.

Le comte Justinien Clary, le « champion », est trop connu pour que nous nous permettions d'ébaucher ici sa biographie. Tireur aussi élégant qu'infatigable, ses prouesses cynégétiques sont légendaires. Sa victoire n'a conséquemment surpris personne. Mieux : elle a réuni les sympathies de tous, car il ne compte que des amitiés dans le monde des stands.

... Et maintenant que nous avons tracé à grands traits le bilan de la *first season* du « Fusil de Chasse », qu'il nous soit permis de remercier les nombreux amis qui ont compris l'intérêt que présente le tir sur pigeon artificiel.

Ce sport va, sans aucun doute, se propager rapidement dans notre pays. Déjà, il est question d'établir un stand au vélodrome du Parc des Princes. Idée excellente, n'est-ce pas?.. Le jour où elle sera réalisée, on pourra réunir deux choses également aimées dans une même acclamation, en s'écriant : — Vive le guidon de la *bécane* et vive le guidon du *flingot*!

PAUL MANOURY.

La Fête de l'Isle-Adam

Aussi lorsqu'une fête ou une partie de plaisir donne l'occasion de se rendre dans un de ces sites enchanteurs, voyons-nous accourir de toute part une foule d'amateurs qui viennent par leur présence, leur gaîté, ajouter à l'attrait de la réunion.

C'est ce que nous avons eu l'occasion de voir ces jours-ci à l'Isle-Adam, cette charmante petite ville située sur l'Oise, une de nos plus belles rivières, à quelques kilomètres de Paris.

La *Société d'encouragement du sport nautique*, sollicitée par la municipalité, avait organisé une fête nautique qui a remporté auprès du public venu en foule, un succès éclatant. Cela ne nous étonne pas, la Société d'encouragement étant un véritable cercle de sportsmen, d'hommes actifs et intelligents qui font tout ce qui est possible pour intéresser notre jeunesse française aux exercices athlétiques et particulièrement à celui qui les prime tous, le sport nautique.

Grâce à tous les nouveaux moyens de locomotions, automobile, bicyclette, etc., nous verrons bientôt le Parisien, adoptant le système anglais, abandonner la *Grande Ville* où il ne fait pas bon vivre pendant une bonne partie de l'année, pour fixer son *home* à quelque distance dans un endroit où il pourra respirer un peu d'air pur, au lieu des affreuses odeurs répandues sur Paris par les innombrables usines qui l'environnent.

La bicyclette, vers cette nouvelle voie, lui a déjà fait faire un pas de géant en lui faisant connaître un peu les coins admirables, les petites villes ou villages délicieux, situés à la porte de la capitale; quelques rowingmen ont parcouru les charmants cours d'eau qui nous entourent et dont les ondes claires coulent entre deux rives verdoyantes, côtoyant ou traversant de coquets villages au haards de leur marche capricieuse.

(Cliché Lagogué.

LE BASSIN DE L'OISE : LA COURSE A QUATRE.

La réunion de l'Isle-Adam laissera à tous ceux qui y ont assisté soit comme acteurs soit comme spectateurs un souvenir ineffaçable qui aidera considérablement les organisateurs à atteindre le but qu'ils se sont fixé. Elle nous a permis d'applaudir aux succès de la Société nautique de Soissons, qui est, par sa situation en province, une aide

(Cliché Massardo.) LE CARROUSEL DE SPA : LE DÉFILÉ.

puissante à la propagation des idées d'amateurisme qui gagnent peu à peu et finiront par avoir gain de cause sur tous les systèmes qui leur sont opposés.

Félicitons donc vivement M. Lagogué, qui, comme délégué particulier, a tout organisé, et souhaitons vivement de le voir bientôt recommencer.

Les sept courses qui, avec une course locale, constituaient le programme de la journée, réunissaient 33 engagements, sans compter ceux qui, étant arrivés trop tard, avaient dû être refusés; une véritable foule se pressait sur les berges, même dans les enceintes, où l'admission était frappée d'un droit d'entrée. Le comité, enchanté des résultats de la journée, a, paraît-il, l'intention de recommencer l'année prochaine.

Toutes les courses ont été disputées et ont donné lieu à de fort jolies luttes. En voici brièvement les résultats. Un rameur junior, 1er Piaggo; un rameur junior, 1er d'Heilly; deux rameurs juniors, 1er Teillier-Henry; deux rameurs, yoles de mer, 1er Fleutiaux-Lagogue; quatre rameurs juniors, 1er Tellier-Henry frères Briolay; un rameur canoès, 1er Gérard; huit rameurs juniors, 1er Roy, Ducomet, Marfan, Meyer, Deschamps, Gérard, Mercier, Roy.

Puis dîner somptueux, offert par M. et Mme Rondeaux, à un grand nombre de rameurs et organisateurs de la fête. Enfin, à 9 heures, grande fête nautique avec feu d'artifice très habilement organisé par M. Rondeaux notre aimable confrère, directeur du *Paris-Courses*.

L'Oise n'est pas beaucoup plus sinueuse que la Tamise, au contraire; elle est aussi pittoresque, et les endroits favorables aux régates sont beaucoup plus près de Paris que Henley n'est de Londres.

Peut-être se créera-t-il quelque part, dans le voisinage, le futur Henley français, le Longchamp nautique, une seconde Mecque des rameurs.

PAUL FLOUEST.

(Phot. Frippet.) UN COUP D'ÉPERVIER.

Aucun des dessins, des clichés et des articles de la Vie au Grand Air *ne peut être reproduit sans entente préalable avec les éditeurs.*

NOS ILLUSTRATIONS

LE GRAND PRIX DE PARIS

C'est sur a jolie piste municipale du Bois de Vincennes que vient de se disputer pour la quatrième fois le Grand Prix cycliste du Conseil Municipal. Jamais, depuis sa première organisation, la grande épreuve n'avait été disputée par un aussi joli lot de fines pédales, venues cette année tout spécialement de tous les coins de l'Europe. Favorisé par un temps exceptionnel, le Grand Prix avait attiré sur la jolie pelouse de Vincennes, toujours délicieusement parée et fleurie, une assistance considérable. Seul le pesage était moins garni que les années précédentes, mais cela tient à la date un peu tardive où s'est disputé le grand *event* vélocipédique. Par contre, les places populaires étaient bondées, archi-bondées. La tribune officielle était également bien garnie.

Citons : M. Trouillot, ministre des Colonies; le commandant Meaux Saint-Marc représentant le président de la République; le commandant Maud'huis, représentant le ministre de la Guerre; le lieutenant de vaisseau Prodhommes, représentant le ministre de la Marine; le général Kirgener de Planta, gouverneur de Vincennes; le consul général d'Haïti; M. Picard, commissaire général de l'Exposition de 1900; M. Blanc, préfet de police; M. Laurent, secrétaire général de la préfecture; M. Leleu, chef de cabinet du préfet; M. Descubes, président de l'A. P. C., et, enfin, les envoyés du Baghirmi, amenés en France par l'explorateur Gentil.

Nous n'insisterons pas sur le compte rendu technique du Grand Prix de Paris. Nos confrères spéciaux s'y sont suffisamment étendus pour qu'il nous soit utile d'y revenir. Cependant remarquons qu'au point de vue sportif les deux faits principaux de la grande réunion ont été, tout d'abord, la victoire de Bourrillon — un des rares athlètes que possède le cyclisme — et dont le style, par sa facilité et sa puissance, rappelle beaucoup celui du célèbre yankee Zimmermann, puis la défaite des deux autres favoris, Deschamps et Grogna, battus, dans leurs demi-finales, à la surprise de tout le monde, par des hommes de qualité, certes, très inférieure — nous avons nommé Meyers et Broka, qui se sont classés dans cet ordre dans la finale.

A quoi faut-il attribuer les défaites de Deschamps et de Grogna? Certainement à l'irrégularité de la piste municipale.

Celle-ci n'est plus à la hauteur d'une course de cette importance; elle est trop courte et ne permet pas aux hommes de premier ordre de se développer suffisamment. Les deux épreuves éliminatoires on été faussées par le manque de ligne droite à l'arrivée, et si la finale est revenue au meilleur, cela tient à sa supériorité écrasante. Encore Bourrillon n'a-t-il gagné que de peu et après avoir fait passer

(Cliché Massardo.) LE CARROUSEL DE SPA : UNE REPRISE.

L'ÉQUIPE BELGE « PÉPINIÈRE ».

L'ÉQUIPE BELGE « BRIN DE PAILLE ».

un frisson désagréable sur l'épiderme de ses partisans.

A nos édiles du conseil municipal de remédier à ce fâcheux inconvénient!

La recette, enfin, a été très bonne et les pauvres en bénéficieront. Comme il était prévu, la dernière journée du Grand Prix de Paris — a été celle de la forte recette. Elle a donné 26037 francs.

Le recette totale se décompose ainsi : pesage 5700 fr.; premières, 5670 fr.; secondes, 13077 fr. Suppléments, 1590 francs.

La recette totale des trois journées donne, avec les entrées de l'entraînement, les buffets, le programme, 48625 fr. 40.

Comme on le voit, le chiffre est coquet !

UNE FÊTE ÉQUESTRE A SPA

Une fête équestre donnée ces jours derniers par le deuxième lanciers à Spa, en l'honneur de S. M. la Reine des Belges, a fait courir tout le monde sportif au Stand de la Sauvenière. Une cinquantaine de soldats d'élite avaient été choisis pour exécuter les difficiles et nombreuses figures du tournoi en présence de la Reine et de l'état-major du régiment. La Reine, quoique grand amateur du sport équestre, a fait ces jours derniers une promenade en automobile, et a pris place dans la voiture de M. Lieutenant, un chauffeur des plus réputés de la dernière heure.

LA PÊCHE A L'ÉPERVIER.

Le jeteur d'épervier commence par lier à son poignet gauche la corde qui répond à la culasse, et, de la même main, il empoigne tout l'épervier, à environ 2 mètres de la corde plombée. Ensuite, tenant cette portion du filet pendante, les plombs portant néanmoins un peu à terre, il prend environ le tiers de la circonférence de l'embouchure du filet; et, renversant l'épervier en entier, il jette cette partie sur son épaule gauche comm il ferait d'un manteau à l'espagnole; après quoi il empoigne de sa main droite un autre tiers du filet. Le reste pend devant lui.

L'épervier ainsi disposé, le pêcheur tourne son corps vers la gauche pour prendre un élan, et, le ramenant avec vivacité vers la droite, il jette tout l'épervier à l'eau le plus fortement qu'il peut, de façon qu'en se déployant il forme la roue. La corde plombée tombe incontinent au fond de l'eau et enferme les poissons qui se trouvent sous le coup de l'épervier. Mais gare au pêcheur dont le vêtement serait garni de boutons ou d'agrafes! Il pourrait être accroché par les mailles du filet et emporté par son propre mouvement.

Le millimètre réglementaire de la maille du filet est de 27 millimètres; mais les fermiers de pêche se servent le plus souvent de l'épervier dit *goujonnier*, à maille de 10, avec lequel ils emplissent leurs boutiques de poissons qui n'ont pas toujours la taille réglementaire.

ÉQUIPES BELGES A PARIS.

Les grandes régates internationales de Paris qui ont été données le 19 juin avaient eu un succès considérable résultant de la réunion d'une très grande quantité d'équipes venues de toutes les villes de province où l'on rame et de la Belgique pour lutter avec les rameurs parisiens. Nous avons assisté à des courses très intéressantes qui avaient eu comme principal résultat de nous montrer la supériorité écrasante des équipes belges, sur toutes les équipes courant sous les règlements de la *Fédération française des sociétés d'aviron*.

Le *Club nautique de Gand* y avait surtout fait une ample moisson de lauriers, cueillant avec la plus grande facilité tous les premiers prix des courses qu'il disputait. Le 24 juillet, la *Fédération parisienne*, faisant une farce au comité des *Régates internationales de Paris*, organisait une nouvelle réunion avec une magnifique subvention de la Ville de Paris.

Quoique intéressantes à cause de la présence d'équipes belges et italiennes, ces régates ne peuvent pas être comparées aux premières, qui réunissaient les meilleures de nos équipes de province. Aussi les quelques équipes formées à la hâte pour tenir tête aux étrangers ont-elles fait une triste figure.

Les Belges et surtout le Club nautique de Gand se sont encore taillé la part du lion; ce dernier club a montré sur ses concurrents une supériorité écrasante.

Nous avons eu la chance de pouvoir nous procurer, grâce à l'extrême obligeance de M. J. Damman l'aimable secrétaire du C. N. Gand, la photographie de ses glorieuses équipes. Si j'en juge par les demandes qui nous ont été faites, tous nos lecteurs rowingmen seront heureux d'en posséder la reproduction.

Nous donnerons en son temps la biographie du C. N. Gand, qui peut être considéré, grâce à ses succès, comme le premier club nautique de Belgique.

LA MARIÉE DE PICADILLY.

LA MARIÉE DE PICADILLY

Le quartier de Picadilly — un des plus importants quartiers de Londres — était mis en émoi tout dernièrement par un mariage dont les invités et la mariée elle-même déambulaient à travers les rues montés sur des bicyclettes. — Ils allaient ainsi remplir les formalités matrimoniales — au grand ébahissement de la foule qui se trouvait sur leur passage. Une de nos illustrations représente une scène humouristique de ce mariage très fin de siècle, dont l'exemple — nous en sommes certains — sera suivi par d'autres fiancées encore.

Se marier à bicyclette — me direz-vous, — voilà qui n'est pas banal; mais tant que d'être sportif soyons-le tout à fait.

HIX.

Villégiatures

Nous enverrons à ceux de nos lecteurs qui nous en feront la demande les numéros dont ils auront besoin pendant les vacances. Joindre autant de fois 25 cent. que l'on désire de numéros.

AVIS

Nous informons nos lecteurs et nos abonnés qui font de la photographie, que nous nous ferons un plaisir de publier leurs vues sportives, quand elles présenteront un intérêt pour les lecteurs de LA VIE AU GRAND AIR. Prière de nous envoyer les épreuves à plat, entre deux cartons.

* * *

LA VIE AU GRAND AIR est en vente dans toutes les gares, chez tous les libraires, dans tous les kiosques et dans les principales villes de l'étranger.

Les Gouttes Livoniennes GUÉRISSENT LES RHUMES, TOUX, BRONCHITES, etc.

Le Gérant : VICTOR VOINOT.

CORBEIL. Imprimerie ÉD. CRÉTÉ.